

plus grande gloire de Dieu, ne rencontre, hélas ! trop souvent sur sa route, que rebuffades et moqueries qui ont le caractère de la persécution. Mais, si le Grand Maître des destinées, a permis l'existence de tels méfaits qui semblent entraver sa marche, et le portent quelquefois presque au découragement, il a aussi placé des personnes éclairées qui l'encouragent par leurs bons conseils, et même, qui ne craignent aucunement de se dire leurs défenseurs.

C'est ainsi que son cœur se forme à l'idéal qu'il rêve. La nature humaine a besoin de ces déboires pour lui faire voir la vérité, la vraie lumière. D'ailleurs ici-bas, tout ce qui tend à faire le bien doit s'attendre à la critique, — même quelquefois à la calomnie, — c'est, comme je l'ai dit, une nécessité, — c'est là aussi une preuve certaine que Dieu veille sur lui puisqu'il permet les épreuves.

* *

Il n'y a pas d'œuvre plus sublime que celle de l'éducation de la jeunesse. C'est une mission bénie, c'est une vocation d'apôtre !

Instruire la jeunesse, c'est jeter la base du grand édifice social.

Oh ! combien doit être grand aux yeux de Dieu, celui qui, d'une main, guide les pas chancelants de l'enfant, et de l'autre, lui montre le ciel ! Car, qui apprend à connaître et à aimer son Créateur, aimera sa patrie terrestre et la servira dévotement : Dieu étant la source de toute bonté, de toute grandeur.

Aussi, celui qui se fait une vocation de former la jeunesse dans les bons principes de la religion, doit-il posséder des qualités supérieures qu'il ne peut obtenir que par des prières ferventes et journalières.

C'est l'innocence, c'est la fleur dans son épanouissement qu'il doit protéger, et certes, cet entretien continu de la créature avec son créateur ne peut qu'enflammer son zèle.

Voilà pourquoi l'œuvre de Saint-Jean-Baptiste de la Salle a droit à toute la reconnaissance de la société, parce qu'elle saura sauvegarder l'innocence des anges de nos foyers : elle joint à l'enseignement des matières profanes l'étude indispensable des bontés de Dieu.

* *

"Comme le souvenir est une étrange chose !
Pourquoi me rappeler..."

Adieu mon enfant, les plus beaux jours de votre vie sont passés ; adieu, je ne vous reverrai probablement jamais ! Vous allez entrer dans le monde, mon enfant ; souvenez-vous toujours de votre instituteur, souvenez-vous de ses conseils : Priez Dieu souvent, toujours, et aimez tendrement sa très sainte Mère. Telles furent les dernières paroles d'adieu de mon professeur.

Hélas ! lancé dans la mêlée, guerroyant comme tout autre pour la vie, je l'avais presque oublié, lorsqu'une circonstance me la fit rencontrer un jour au Mont Saint-Louis.

Il me sembla alors voir briller les rayons du soleil de mes jeunes ans ; je les vis toujours jeune, toujours joyeux, tandis que moi... Oh ! dans le monde on est forcé de vieillir, malgré nos semblants de gaieté, de joies folles ; tandis que le frère, entouré d'une jeunesse bruyante se croit toujours jeune, n'ayant pas à s'occuper de ce que sera le lendemain.

"Bien souvent j'ai rêvé par des sentiers étroits
Dans des recoins ombreux, sous quelque roc morose...
Mon souvenir pourtant jamais ne s'y repose.

C'est à ces jours où je quittai le collège pour toujours que j'aime à ramener souvent ma pensée. J'avais formé le projet d'y retourner pourtant encore, mais l'implacable destin s'est acharné contre moi, et jamais plus je ne revis ce bon collège de Hull.

"...C'était un jour de confiance.
Je lui parlais de moi ; lui, suivait en silence,
Et lorsque je me tus, il me parla de Dieu."

RENÉ SAINTE-FOYE.

Saint-Henri, 1900.

LES COMMUNIANTES

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux.
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des fervents en-allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieus,
Devant l'autel piqué de flambolements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur sésaphique ardeur fut si lente à finir
Que tout-à-l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape Céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or...

EMILE NELLIGAN.

Franges d'Autel,

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC



Mlle ALMA LEDUC

La jeune personne dont nous publions le portrait en costume universitaire, Mlle Alma Le Duc, est la fille de M. Alphonse Le Duc, ci-devant de la Nouvelle-Orléans et maintenant de Chicago. Il était représentant de la Louisiane au *World's Fair*, et l'un des commissaires des Etats-Unis à l'exposition univer-

selle d'Anvers, où il fut créé commandeur de l'ordre du Christ, du Portugal. La famille est bien connue à Montréal, où M. LeDuc compte de nombreux amis.

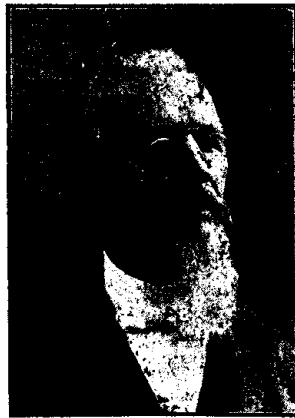
Cette jeune fille—qui dépasse à peine ses vingt ans—est bachelière en philosophie, et vient d'être appointée professeur de français, d'italien et d'espagnol à l'université du Texas.

Nous sommes heureux de saluer en elle, une jeune personne qui fait honneur à notre nationalité.

Le Dr Antoine-Alexandre Marsan, est mort presque subitement, à Saint-Joseph de Lévis, il y a quelques jours.

Quoique malade depuis plusieurs semaines, le Dr Marsan n'en persistait pas moins à aller donner les secours de son art à ceux qui les réclamaient. Il avait toujours espéré mourir comme le soldat, sur le champ de bataille. Son désir a été accompli. Vendredi, après une journée ardue, il venait de laisser sa dernière patiente, une pauvre femme qu'il essayait d'arracher à la mort, lorsqu'en mettant le pied dans sa voiture, il tomba à la renverse. Son domestique se précipita à son secours. Il était mort.

Le Dr Marsan était établi à Saint-Joseph de Lévis, depuis trente-deux ans. Pour lui, la médecine était plus qu'un art, c'était un véritable apostolat. Le pauvre comme le riche avait ses soins les plus attentifs, son attention la plus délicate. L'hiver dernier, celui



DR A.-A. MARSAN

qui écrit ces lignes avait l'honneur d'être reçu à son foyer hospitalier. Vers onze heures, alors que le Dr Marsan se préparait à prendre un repos bien mérité, on sonna à sa porte. C'était un pauvre diable qui venait le chercher pour sa femme sérieusement malade. Il résidait dans la deuxième concession de Saint-Joseph. Au dehors la tempête faisait rage. Ce soir-là, le Dr Marsan souffrait d'un rhumatisme qui lui refusait presque l'usage de ses jambes. Il n'hésita pas un seul instant, il n'eut pas un mot de plainte. Il se fit habiller et monta en voiture. C'était un voyage de quatre ou cinq heures qu'il entreprenait à travers la tempête. Et pourtant, le Dr Marsan donna t ses soins à cet individu et aux siens depuis au-delà de vingt ans sans avoir jamais reçu un sou. N'est-ce pas que pour le Dr Marsan, la médecine était autre chose qu'un moyen de gagner de l'argent ?

Ton corps repose maintenant dans le cimetière de Saint-Joseph de Lévis, ô mon vieil ami. Toute ta vie tu as fait le bien sans ostentation, sans même demander la reconnaissance. Que les prières de tous ceux que tu as obligé, s'élèvent, ferventes, vers Dieu pour lui demander qu'il donne à ton âme, s'il ne lui as pas donné déjà, la céleste récompense !

R. G. P.

PAYSAGES CANADIENS

LES LACS DU CANADA

Des lacs, des lacs ! Il y en a partout, à profusion, à foison, sur toute la surface de l'Amérique septentrionale, et particulièrement dans le nord de notre province. On en compte jusqu'à vingt-cinq en arrière des paroisses de Saint-Raymond et de Saint-Gabriel, dans un petit espace de cent milles carrés à peine. Lorsqu'à la suite de la période glaciaire, qui couvrit la plus grande partie du globe et qui dura des centaines de siècles, d'après les géologues, le continent nord-américain émergea petit à petit de son linceul de glace, il se montra avec de terribles blessures, les côtés enfoncés, le dos troué en maints endroits, son épaisse croûte entamée et lacérée dans les parties les plus vulnérables. C'est dans ces blessures, restées béantes, que la glace s'arrêta, s'engouffra, se fondit et forma les lacs que nous trouvons aujourd'hui presque à chaque pas, et que nous sillonnons dans de frêles canots d'écorce, en chantant "Vive la Canadienne," sans nous douter que vingt-cinq mille siècles nous contemplant !

ARTHUR BUIES.

LA FEMME

Etonnante organisation de la femme ! Tant de grâce et de mansuétude unies à tant de force morale ! L'esprit souvent le plus juste, le jugement le plus fin et les plus sérieuses intuitions sous les apparences les plus frivoles ; souvent aussi la raison la plus ferme, les résolutions les plus inébranlables, avec la plus vive mobilité d'impressions ! Quels singuliers contrastes ! L'homme n'acquiert toute sa valeur que par l'éducation, et dans son orgueil n'aspire qu'à faire voir, le plus tôt possible, jusqu'où vont ses facultés. Mais il y a dans l'âme de la femme des qualités exquises qu'elle ne doit à aucun instituteur, que Dieu même lui a données. Il y a, dans cette âme harmonieuse, des cordes délicates qui ne vibrent point à tout moment, et de mystérieux trésors d'intelligence qui ne se révèlent que dans les grandes circonstances. Alors la femme la plus ignorante trouve tout à coup, pour exprimer ses émotions un langage poétique, imaginé, saisissant, que nul professeur de rhétorique n'a pu lui enseigner ; la femme la plus soumise commande à ceux à qui elle obéissait humblement la veille ; la femme la plus modeste se lève avec le regard enflammé et la parole entraînant d'une prophétesse.

XAVIER MARMER.